

ÉDITORIAL

Mireille Roubaud

Courage
rafraîchissons !

● Sur le béton, le soleil. Faute d'aménagements adaptés, les urbains étouffent au fil des épisodes caniculaires. Après des années d'urbanisme échevelé, la place de la verdure s'est réduite comme peau de chagrin et sur le littoral des Bouches-du-Rhône, l'air marin ne peut plus rien y changer. Avec des conséquences dramatiques : lors du pic de chaleur de 2003, sans atteindre les 141 % à Paris, le différentiel de mortalité à Marseille, a été estimé à 25 %. Et là encore, face à ce phénomène climatique, les inégalités se creusent.

Manque d'isolation, de volets, de rideaux, matériaux de constructions à bas coût... Comme en hiver, les premiers à souffrir de la situation restent les mal logés.

Une vaste étude
lancée par
la Métropole
Aix-Marseille

Comment alors revenir en arrière pour rendre la ville plus vivable ? Souvent sous la pression des citoyens, des municipalités comme La Ciotat ou Marseille, ont commencé à prendre conscience de la problématique, faisant de la lutte contre les îlots de chaleur un des axes de leur politique de développement urbain. La Métropole Aix Marseille a même lancé une vaste étude pour les identifier et proposer des solutions à l'horizon 2030.

Se pose alors, encore et toujours, la question des moyens et de la volonté politique. Alors qu'en ville et particulièrement dans notre région, la pression immobilière est forte, ne pas construire pour privilégier des aménagements fraîcheur relève finalement d'un certain courage. Un courage pourtant crucial pour l'avenir.

Les citadins suffoquent dans la fournaise

Comment vivre en ville durant des étés rythmés par des épisodes caniculaires de plus en plus fréquents et intenses ? Les « îlots de chaleur », l'absence de végétaux et d'eau conjuguée à des aménagements faits de dalles et de béton étouffent les espaces urbains et habitants, le constat établi dans nombre de villes comme Marseille ou La Ciotat est sans appel. Citoyens experts, assos, élus et collectivités se penchent sur cette question de plus en plus brûlante.

ENJEUX

Une station balnéaire comme La Ciotat suffoque l'été. L'air et la brise marine ne suffisent plus à rafraîchir le centre-ville, et même le port. Association, habitants et Mairie posent les bases d'un « changement » devenu obligatoire.

Axelle fait passer aux participants une carte des résultats, photos à l'appui. Les conclusions sont limpides. Le parc du Mugel, adossé au massif des trois secs, bien connu pour son micro-climat ayant favorisé la création de son jardin botanique, arrive en tête des îlots de fraîcheur, même pendant les périodes les plus arides de l'année. A contrario, la rue des Poilus, les parkings de la Tasse ou de la Pétanque, le nouveau quartier du Garoutier ou encore le quartier de la Garde et son école, battent des records, au point d'y multiplier les « *nuits tropicales* », dont les températures ne tombent jamais en deçà de 20°C. « *Nous nous sommes aperçus que dans ces zones, les températures ne redescendaient pas ou très peu pendant la nuit* », explique la responsable du projet. Essentiellement dans l'hyper-centre. Avec un différentiel entre secteurs dépassant les 8 à 10°C.

Comment réintroduire la nature en ville ?

À tel point que la place Sadi-Carnot, une des plus agréables de toute la ville, dotée d'une grande fontaine et d'arbres faisant un bel ombrage n'échappent pas aux coups de chaud. « *Ceci s'explique par le blocage de la circulation d'air par les arbres et les bâtiments* », notamment, le grand mur de l'Église Notre-Dame la coupant du port, sans compter la disparition progressive des appartements traversants, cloisonnés et scindés pour multiplier les lots... « *Les techniques de construction, les matériaux utilisés, le traitement des sols* », sont autant de

« Les îlots de chaleur entraînent des phénomènes de nuits tropicales en zone urbaine »

Axelle Letort, chargée de mission au CPIE-Côte Provençale



facteurs à prendre en compte, détaille l'étude.

Alors, « *comment réintroduire la nature en ville ?* », questionne Axelle. « *Planter des arbres et végétaliser les murs !* », répondent en chœur les habitants. Pourquoi ne pas « *installer des ombrières artificielles ?* », et « *il faudrait aussi enlever le béton, les dalles, retrouver la terre, notamment dans les écoles, autour des bâtiments* », estime un jeune homme, très sensibilisé à cette problématique.

Une réflexion globale

Le rapport de l'étude menée par le CPIE a déjà atterri sur le bureau d'Arlette Salvo, la maire LR de La Ciotat. « *Nous sommes extrêmement conscients des enjeux que posent le dérèglement climatique et les fortes chaleurs* », souligne d'emblée Alexandre Doriol, premier adjoint au maire et conseiller régional Paca. « *Certains sites comme le Vieux-Port, très minéral, renvoie une chaleur terrible... avec des effets de réflexion et de réverbération* »,

décrit-il. Il n'y a pas débat. Et le cahier des charges de la rénovation du lieu n'avait pas, jusque-là, permis de replanter les arbres, déplore-t-il. « *Nous allons résolument tenter de répondre à ce défi, de devancer les choses* », poursuit-il. « *Transformer le béton en vert* », demande « *une réflexion et une vision globale* » de la problématique et aussi des moyens. Replanter des arbres, rendre les murs plus végétaux, ce n'est pas qu'une question de volonté politique, « *il faut aussi cultiver, planter, de l'entretien, de l'arrosage...* », énumère l'élue. Bref, une infrastructure, des agents, et des bonnes volontés. Et qui dit végétalisation dit aussi utilisation d'une ressource extrêmement précieuse : l'eau. « *On ne pourra pas planter n'importe quoi, n'importe où* », reprend Alexandre Doriol. « *Nous sommes en train de travailler avec nos partenaires pour mettre un plan global sur pied* », indique-il.

Sylvain Fournier



Le Vieux-Port de Marseille sans aucune végétation depuis sa rénovation. En bas, une vue à la caméra thermique du parking de la Pétanque à La Ciotat avec ou sans arbre, les écarts de températures vont du simple au double. PHOTOS S.F. ET DR

« Marseille est très minérale et pourrait être mieux plantée »



ENTRETIEN

Gilles Clément, jardinier, paysagiste, écrivain, nous livre ses réflexions sur la nécessité de déminéraliser les villes. Il enseigne aussi à l'École nationale supérieure du paysage à Versailles.

La Marseillaise : La végétalisation des villes s'impose-t-elle comme une nécessité pour faire face à un réchauffement climatique de plus en plus concret ?

Gilles Clément : C'est essentiel et même crucial. Les villes sont devenues des surfaces minérales de réflexion. La chaleur, l'asphalte, le béton, les surfaces verticales accroissent cet effet. Il faut des projets urbanistiques qui améliorent les cœurs de ville existants de façon à augmenter les surfaces plantées tout en permettant de densifier le logement malgré tout, car c'est complètement stupide d'étendre les villes sur des terres agricoles fertiles, de supprimer la biodiversité en stérilisant des surfaces.

Il faut donc réduire les surfaces minérales ?

G. C. : Oui et c'est fondamental. Quand on sait qu'on imperméabilise l'équivalent d'un département français tous les 7 ans, c'est énorme. Ce sont des surfaces folles. Il faut mettre en avant ce que j'appelle « la préférence du vivant » dans les projets.

Tout nouveau projet doit d'abord prendre la mesure des urgences biologiques vitales avant de concevoir son esthétique. Il faut planter pour diminuer les surfaces de réchauffement, les îlots de chaleur.

Que planter et comment ?

G. C. : On sait planter avec des fosses profondes et un apport de terre. Il faut plutôt planter des arbustes et pas des arbres de grande ampleur. On ne peut plus mettre un platane dans une petite rue. Un platane a besoin de place pour s'épanouir. Il faut des espèces à la dimension des rues. L'idée d'aller plus vite en plantant des arbres trop âgés n'est pas bonne non plus. Il ne faut pas mettre un arbre qui a passé 20 ans en pépinière.

Comment déminéraliser concrètement ?

G. C. : Supprimer les surfaces asphaltées inutiles et planter. Dans les expériences qu'on a menées à Montpellier et en Italie, on a vu que ce n'était pas compliqué. On s'est d'ailleurs rendu compte qu'à Leccia dans le sud de l'Italie, les racines des arbres plantés dans ces conditions ne souffraient pas de la dessiccation ni de l'évaporation alors que les arbres plantés plus loin en pleine terre étaient davantage en souffrance. Je veux dire qu'il a une possibilité de combiner trous de plantation, plantations et asphalte, tout ça pour éviter l'entretien, la dépendance des végétaux à l'eau dont la gestion est de plus en plus cruciale.

Et quels arbres préconisez-vous ?

G. C. : Pour le coup on est en train de chercher quelles sont celles des espèces qui vont s'adapter le mieux au changement climatique auquel on ne pourra pas du tout échapper, même si on prend tout de suite des mesures qu'on ne prend pas par ailleurs, mais admettons qu'on prenne ces mesures nécessaires, ça prendra 30 à 50 ans avant de voir les résultats. En attendant, il faut qu'on accepte des plantes exogènes, des espèces qui viennent d'ailleurs et qui arrivent par migration

pour des raisons climatiques, comme les hommes. Le discours de refus de ces plantes est absurde. Moi en Creuse, je suis envahi de chênes, de charmes qui sont arrivés il y a dix mille ans. Il faut les accepter sinon on va se rendre esclave de système d'entretien d'arbres qu'on veut absolument maintenir alors qu'ils n'ont plus envie de vivre là.

Le micocoulier semble un bon substitut aux platanes à Marseille ?

G. C. : Oui, tout à fait. Le micocoulier offre beaucoup d'avantages. Il est très élégant, son feuillage est moins envahissant et il se protège davantage avec sa cuticule foliaire, sa peau.

Quelles villes ont intégré ces méthodes ?

G. C. : Des villes sont exemplaires comme Nantes depuis longtemps mais aussi Grenoble, Montpellier. Fribourg en Allemagne est très en avance. À Sarrebruck, la végétation spontanée qui devient une forêt qui envahit les usines, c'est extraordinaire. Les Allemands acceptent des choses qui ne sont pas de l'ordre du classique de nos jardins. Marseille n'a pas le même climat. Quand on arrive à Marseille, on change de pays, de monde avec un climat méditerranéen très particulier, des paysages de calanques très singuliers. Marseille est très minérale et pourrait être sans doute mieux plantée. Le Vieux-Port refait récemment n'a qu'un arbre. La solution, c'est de planter, et de planter dans le sol, pas dans des boîtes ou des petits pots.

Êtes-vous confiant dans l'avenir ?

G. C. : Ce qui me rend optimiste, c'est que ce que nous disions il y a 50 ans est enfin écouté par des jeunes. Cela m'a ravi ces jeunes étudiants diplômés d'AgroParisTech qui décident de refuser le modèle de consommation obligatoire qui fout tout le monde en l'air et de bifurquer. Ils ont raison !

Recueillis par D.C.

Gilles Clément est l'auteur de Notre-Dame-des-Plantes paru en 2021 chez Bayard

Vers d'autres modes de plantation des espaces verts

Le dérèglement climatique, des sécheresses plus précoces mettent à l'épreuve le service des parcs et jardins de la ville de Marseille. Ses jardiniers œuvrent à des solutions nouvelles.

Face au dérèglement climatique qui se manifeste par des phases de sécheresse plus longues, plus précoces, les jardiniers de

la Ville de Marseille doivent faire preuve d'innovation. « *Nous voulons construire des îlots de fraîcheur en chapelets, renaturer la ville par tous les possibles, répondre aux enjeux de préservation du vivant et de l'environnement, compléter et remettre à niveau les espaces à caractère de nature* », énonce Nassera Benmarnia, adjointe au maire en charge des espaces verts, des parcs et jardins et du retour de la nature en ville. « *À chaque conseil, je fais voter des renaturations de squares de proximité qui étaient fermés, en concertation avec les mairies de secteur, installer de vrais bancs. Je pense par exemple au square National dans un secteur très pauvre où des enfants des écoles m'ont alerté qu'ils n'avaient pas de jeux pour leur âge. Nous avons une vraie volonté de reverdir, de rafraîchir, de replanter, de retirer l'asphalte dans les cours d'écoles, dans nos squares* ».

Un plan de gestion du parc Longchamp permettra d'offrir des usages plus contemporains. « *On ne vient plus juste déambuler dans les allées comme au XIXe,*

mais on y fait du sport, on y pique-nique. On doit rendre possible les usages qu'attendent nos concitoyens, tout en préservant sa qualité patrimoniale. »

Groupe de travail

Un groupe de travail expérimente depuis deux ans de nouvelles méthodes d'arrosage. « *C'est la plante qui commande son niveau d'arrosage. On arrive à 60% d'économie d'eau* », explique l'élue. Mais depuis mai, l'arrêté sécheresse a mis en souffrance les espaces verts. Pour éviter un choc

hydrique fatal, des dérogations d'arrosage ont été obtenues entre 20h et 7h. « *Il faut trouver du personnel sur ce créneau, connecter les arbres et moins les pelouses. Nos jardiniers travaillent à d'autres modes de plantation pour un écosystème plus soutenable, plus riche en arbres. Avec le changement climatique, les Marseillais devront se faire à l'idée de voir disparaître les pelouses et les plateaux fleuris. Il faut planter autrement, trouver d'autres modes de fleurissement.* »

D.C.